

Fil noir de l'histoire n.2

Vivre vite de l'autre côté du Mur

Punks et anarchistes
en ex-Allemagne de l'Est

Traduit de l'allemand

MUTINES  SÉDITIONS



Mutines Séditions
c/o Bibliothèque Libertad
19, rue Burnouf
75 019 Paris
<http://mutineseditions.free.fr>
mutineseditions@riseup.net

© NO COPYRIGHT
Aucun droit, aucun devoir

novembre 2012

Grenzenlose Erlebnisse

Années 80. Une municipalité de la banlieue rouge de Paris envoie tous les ans des collégiens de 11-12 ans dans la ville jumelée de RDA. Trois semaines de colonie « gratuite », destinées à récompenser l'apprentissage d'une langue réputée fort ingrate, tout autant qu'à renforcer le maillage clientéliste local – regarde un peu tout ce que fait le Parti communiste pour les enfants... J'imagine aussi que ce genre d'initiatives servait à manifester socialement les liens avec le « pays frère », qui sinon passaient essentiellement par des invitations et des banquets réunissant les potentats des deux côtés du mur. Toujours est-il qu'avant le départ, les jeunes de l'Ouest étaient prévenus que « là-bas », en l'occurrence un centre pour enfants dans un village paumé non loin de Berlin, il n'y aurait ni chewing-gums, ni chocolat ! Mieux valait donc en emporter, cela passait, à l'inverse des illustrés (si agréables à partager aussi)...

A vrai dire, la bouffe n'a joué qu'un rôle très secondaire dans cette histoire : détourner les fruits et légumes servis plus abondamment à la cantine lors de la venue des « petits Français », puis les envoyer par la fenêtre à des mômes qui en raffolaient et en manquaient visiblement, n'a constitué qu'un aspect de l'échange. Malgré les difficultés de communication évidentes entre un allemand plus qu'hésitant et le russe comme langue étrangère obligatoire, ce qui a le plus rapproché certainEs de ces adolescentEs,

ce sont les complicités nouées dans les petites résistances contre le dressage quotidien. Quand la collectivisation de la vie tente de s'imposer à tous et toutes, avec ses horaires, ses activités, ses normes, n'importe quelle initiative individuelle prend vite des allures de défi à l'autorité. Changer les places dans le dortoir, écouter secrètement la musique qu'on aime, ne pas accourir quand on nous siffle, se graver au compas des slogans sur des parties bien cachées du corps, bref, toute indiscipline et le simple fait de ne pas se plier aux injonctions des éducateurs était perçu, au delà des envies et nécessités personnelles, de part et d'autre comme une véritable gifle contre le pouvoir. Ce contexte où le contrôle des faits et gestes, la surveillance des relations et le mouchardage généralisé étaient érigés en sport national, a étonnamment favorisé l'apprentissage d'une forme d'amitié et de révolte. Un genre d'expériences et de partages liés au fait de braver les interdits qui peut donner envie de poursuivre l'aventure, pour aller plus loin encore.

Les tentatives de sortir des sentiers battus et rebattus de l'ordre, les désirs de vivre autre chose, les aspirations à la liberté animent les textes de ce recueil, d'abord publié à Leipzig, en ex-Allemagne de l'Est. Précieuses traces qui aujourd'hui encore nous parlent d'individus, seuls ou accompagnés, trouvant de multiples formes et chemins pour exprimer ce qui leur tenait au coeur et à l'esprit.

Les visions de l'histoire abondent, tentant de démontrer qu'il n'y aurait nulle place pour des actes de révolte minoritaires, qu'ils seraient aussi inutiles que vains, voire contre-productifs. Cela peut aussi bien passer par de longs raisonnements spécieux qui séparent les grands soirs du quotidien de chacun, que sous prétexte que certaines conditions particulières empêcheraient de fait toute initiative individuelle, ou la condamneraient à être instru-

mentalisée. La domination a aussi tout intérêt à voir accréditée et diffusée l'image d'un Etat omnipotent, ayant effectivement tout sous contrôle, capable de tout manipuler et n'offrant d'autre possibilité que de s'adapter à ses exigences. D'anciens flics de la Stasi ont d'ailleurs essayé de mettre cette thèse à profit pour se recycler comme héros ordinaires, en affirmant par exemple – sans rire – avoir « protégé » à leur insu des anarchistes certes connus d'eux... mais dont ils ignoraient la plupart des activités. Ces manoeuvres s'inscrivent du reste dans le travail de réconciliation nationale lié au fameux processus de « transition démocratique ». Quoi de mieux en effet pour remettre tout le monde en rangs serrés derrière le nouveau pouvoir, que de dégager une grande partie de la population de toute responsabilité, et d'exonérer les individus de leurs choix ? La vaste et malheureusement trop classique entreprise destinée à solder le passé met sur un même plan, notamment en tant que « victimes » du système, celles et ceux qui le combattaient et celles et ceux qui y participaient à différents niveaux, y compris en tant que balances. Elle entretient une confusion intéressée pour effacer l'antagonisme entre ennemis irréductibles. Là-dessus, l'Etat vient régler les comptes à sa manière, c'est-à-dire celle qui l'arrange le plus : la justice fera le tri entre bons et méchants, le couperet tombera sur quelques boucs émissaires, et tout pourra même continuer « mieux qu'avant »...

La version policière et policée de l'histoire a ainsi été largement relayée par nombre de chevaliers de la démocratie, à la fois pour agiter le spectre du « hors d'elle, point de salut », et pour prôner les vertus du dialogue et de la médiation. Ils ont par exemple transformé le siège de la Stasi de Leipzig en musée des infamies, pour mieux servir de repoussoir et faire l'apologie du nouveau système. La crédibilité du « grand changement » s'effrite pourtant quelque peu, lorsque l'ignoble matériel d'espionnage d'antan se

trouve lui-même, comme les visiteurs, sous vidéosurveillance, et que les appels à la délation fleurissent encore pour retrouver tel ou tel objet volé... Surtout, on sait que les gris bureaucrates, s'ils portent d'autres costumes, n'ont guère changé de méthodes – sans même parler de l'étroite collaboration inter-étatique permanente entre services.

La revisitation de l'histoire passe également par l'exaltation de celles et ceux qui défendaient avec plus ou moins d'ardeur des libertés formelles tout à fait compatibles avec le système actuel (Merckel en est un exemple frappant) ou qui, d'une manière ou d'une autre, sont devenus des interlocuteurs reconnus par le pouvoir. Rien de bien étonnant donc, à ce que ce soient toujours les mêmes noms de groupes, de partis et de porte-paroles qui reviennent dans chaque récit plus ou moins officiel, et que l'Eglise y occupe une place de choix.

C'est à tout cela que les auteurs des textes que nous avons traduits ici, comme bien d'autres encore, se sont affrontés, de manière instinctive ou plus construite, en opposant leurs envies de subvertir le quotidien à la résignation et à la passivité, leurs idées de transformation sociale aux calculs politiques, leurs pratiques de solidarité au harcèlement policier à tous les étages. Ces parcours, narrés à la première personne, ne fournissent certes pas d'analyse économique ou sociologique détaillée, pas plus qu'ils ne dissèquent les forces politiques en présence. Mais en revanche, ils offrent ce qui manque à tant de compte-rendus informatifs prétendument objectifs : un point de vue à partir de ses désirs, ses idées et ses aspirations, lié à la volonté d'agir contre ce qui enferme les uns et les autres, de développer ses projets en dehors des propagandes officielles et des carcans de la loi, de combattre l'existant en cherchant ses propres manières et marges de manoeuvre, et en tout cas sans attendre que le « peuple » tout entier se soulève.

De nombreux anti-autoritaires ont d'ailleurs été assez surpris, lorsqu'en 1989, dans différentes villes de RDA, des manifestations ont commencé à rassembler des centaines, des milliers et jusqu'à des centaines de milliers de personnes. Il faut dire que cette période, connue sous le nom *die Wende* [le tournant], a été largement marquée par des processus géopolitiques extérieurs, comme l'effondrement du bloc de l'Est, la Perestroïka de Gorbatchev et l'ouverture des frontières tchécoslovaques et hongroises vers l'Autriche, qui a permis l'émigration massive d'Allemands de l'Est. Tout cela a suscité un souffle que beaucoup n'attendaient pas à l'intérieur du pays, tant le régime paraissait profondément enkysté et déterminé à s'accrocher contre vents et marées.

Forts de leurs convictions et de leurs expériences de lutte, celles et ceux qui ne voyaient qu'une impasse dans le paradis de la démocratie marchande vendu à l'Ouest, sont bien entendu également descendus dans les rues. Il s'agissait en effet pour beaucoup d'entre eux, non seulement de continuer à gueuler leur haine et leur dégoût du régime en place, mais aussi de le faire tomber, comme heureux prélude à un bouleversement social de fond en comble. Malheureusement, cette dernière aspiration s'est heurtée à des obstacles qui se sont rapidement avérés insurmontables. La peur n'a pas été le moindre d'entre eux, aussi bien justifiée (par les mauvais traitements et les menaces de tortures et de viols contre les premierEs arrêtéEs) que parfois sans fondements réels (avec ces rumeurs à propos de la présence de chars aux portes de certaines villes, l'établissement de listes noires de personnes à éliminer...). Mais là encore, les perspectives et les pratiques ont provoqué différentes réactions : certainEs de ceux qui avaient déjà souvent eu à affronter l'appareil policier et militaire et étaient toujours prêtEs à en découdre, ont alors tenté de diffuser des pratiques de résistance et de solidarité, en portant aussi des

contenus comme la nécessaire destruction des prisons et du système qui en a besoin. A l'inverse, des politiciens de tous ordres se sont employés à renforcer le sentiment de peur pour promouvoir la négociation avec le pouvoir en place, et proposer une issue pacifique aux manifestations, au conflit, à la frustration et au mécontentement accumulés depuis tant d'années. Bien entendu, le mot d'ordre que ces derniers arboraient alors unanimement, *Keine Gewalt* [pas de violence], ne s'adressait pas seulement aux forces de police, mais aussi et surtout aux manifestants qu'ils ne tenaient pas à voir se transformer en émeutiers incontrôlables. En maintes occasions, les négociations se sont bien déroulées, plus ou moins en sous-main. Pourtant, ce n'est pas là ce qui a le plus frappé les compagnes et compagnons qui n'attendaient pas grand chose de tous ces aspirants au pouvoir. Ils se sont trouvés particulièrement démunis face à l'impossibilité de pouvoir s'auto-organiser avec la plupart des manifestantEs, face à une reproduction quasi immédiate de mécanismes de délégation, d'obéissance et de paralysie, hélas si familiers. Les tentatives de sortir des cadres existants, comme du giron de l'Eglise, et d'en finir avec des prises de décision et des initiatives centralisées, se sont heurtées à bien des murs. Enfin et surtout, ils ont généralement été confrontés au fait qu'ils ne partageaient pas les mêmes aspirations et perspectives que beaucoup de ceux qui se retrouvaient dans la rue.

Certains expliquent qu'il ne s'agissait pas d'un véritable soulèvement et que la plupart des gens suivaient le mouvement en souhaitant essentiellement bénéficier de l'aménagement du capitalisme d'Etat. D'autres évoquent le manque de temps et d'espace, ne serait-ce que pour commencer à esquisser d'autres possibles que de faux choix posés comme horizons indépassables. Toujours est-il que pour celles et ceux qui ont continué à se battre, ce fut

une bien amère expérience que de se retrouver très concrètement pris en tenaille entre des inconditionnels du régime stalinien et des fanatiques du mode de vie occidental, de se faire quasiment lyncher par des foules hors d'elles, du seul fait que l'on ose exprimer en mots et en actes son refus de tous les Etats et de tous les pouvoirs, de se faire chasser aux cris de *Rote Sau* [truie rouge] par des résistants de la dernière heure et sous le regard indifférent des éternels spectateurs.

Cerise sur le gâteau, pourrait-on dire, lorsqu'intervient en plus –très vite– la réécriture de l'histoire par les vainqueurs, les collabos ou les déçus de la consommation, à grand renfort de commémorations bidons ou d'*Ostalgie* dégoulinante. Une nostalgie du socialisme réel qui connaît aussi de beaux jours dans nombre de milieux d'extrême-gauche, déjà acritiques du temps des deux blocs. Ainsi, dans des raisonnements tordus sur le « moins pire », des agents des services est-allemands peuvent se voir dotés d'une bien douteuse aura de subversion, tandis que la RDA est encore présentée comme ayant été un havre de justice sociale et d'égalité dépourvu de nazis, où tout le monde pouvait travailler, se loger et... vivre !?

Dans les quelques témoignages qui suivent, nous retenons pour notre part le sens que certainEs préfèrent donner à la vie, à leur vie, non pas pour forger des contre-héros que nous érigerions en statue, mais parce que le fait de s'insurger contre les conditions qui nous sont faites reste un des fils qui mène à des possibilités révolutionnaires. Ces dynamiques de révolte, ces élans de liberté nous nourrissent. Reste à chacun, chacune de les alimenter, de les renforcer et de les approfondir.

Böse Mädchen
(Des mauvaises filles)

TABLE DES MATIÈRES

<i>Grenzenlose Erlebnisse</i> (Expériences sans limites)	5
• Nous vivions en faisant ce qui nous effrayait par <i>Ilona</i>	13
• Le meneur par <i>Gurke</i>	33
• Voilà de la viande fraîche par <i>Sven</i>	49
• Liberté pour Jana, Mita et A-Micha ! par <i>Connie M.</i>	70
• S'ils voulaient ce conflit, alors ils l'auraient ! par <i>Harald</i>	88
<i>Annexe</i>	
• 1953 : Emeute à Berlin-est par <i>Quelques anarchistes qui ont pris part aux journées de Berlin-est</i>	97
<i>Source & traductions</i>	109